

François JALADEAU

AU-DELÀ DU VERTIGE
Immersion dans l'intime

Roman

Edition *S*cripta

Avertissement

Bien qu'inspiré de faits et de personnes ayant existé, ce roman est une fiction réinventant très librement le parcours et la psychologie des personnages tout en accordant une place à l'autobiographie de son auteur.

PRÉFACE

François JALADEAU, jeune auteur, éternel amant se lance dans une première œuvre exigeante car elle touche au mystère de l'homme, l'amour, sentiment universel. Chacun de nous aspire à atteindre cette altérité partagée mais François JALADEAU, plus que tout autre, voue sa vie entière à cette vaine utopie.

François Paul, Paul François a reçu pour son cadeau de naissance une part incommensurable de cet amour de la part de sa maman qui l'a ouvert à ce sentiment grandiose, l'a initié aux arcanes du cœur et à la complexité de ses méandres. Sa vie sera une quête du sentiment amoureux, seul capable de combler la vacuité de son existence...

L'homme ordinaire ne revendique que rarement sa part de féminité, il regimbe devant l'obstacle. Paul, héros romanesque perdu dans ce siècle de goujats a gardé la chevalerie des temps anciens et s'est emparé de la délicatesse des hommes nouveaux. Tout entier homme, fougueux, impétueux, ardent, viril, il pense, vit, incarne la femme qui est aussi en lui.

Par une écriture nerveuse, griffée de répétitions comme les traces des ongles dans la chair, par un ton empreint de mélancolie comme le souffle d'un mourant, par un chemin borné des plus grands poètes surréalistes,

François JALADEAU nous invite dans son monde fantasmé, dans sa course à l'idéal amoureux jamais achevée.

Ce premier livre ouvre le chemin...

Valérie JEAN

*Tout homme est à certains égards comme tous les autres,
comme quelques autres et comme personne d'autre.*

Kluckhohn

*J'envie tout homme qui a le temps de préparer quelque
chose comme un livre, qui, en étant venu à bout, trouve
le moyen de s'intéresser au sort de cette chose ou au
sort qu'après tout cette chose lui fait.*

André Breton *Nadja*

PRÉAMBULE

L'auteur de ce livre, restitue dans ce premier roman en partie épistolaire, l'épopée amoureuse de Paul.

Grâce à la correspondance soigneusement gardée, à ses notes scrupuleusement conservées et à ses souvenirs ancrés dans une mémoire affective intacte et à fleur de peau, il retrace sa « carte du tendre », ponctuée de citations empruntées aux grands auteurs amoureux.

Il offre son cheminement gravé sur le papier espérant que les citations, pensées ou réflexions lui serviront de marqueur, de fil conducteur, sorte de tuteur pour sa vie future : sa vie d'adulte.

Ne voulant pas se diluer dans le temps, il se fixe le but d'être fidèle à lui-même.

Il propose au lecteur une balade dans le temps de son passé, de son présent et de son futur.

Ce roman à la croisée entre réalité et fiction emprunte à la vie de l'auteur de belles expériences, nourri aussi de ses rêves, de ses fantasmes. Il nous immerge dans l'intime d'un homme qui se questionne :

Comment tout cela est-il possible ?... Peut-être parce que l'on croit maîtriser sa vie et qu'en fait, c'est elle qui nous guide, nous dirige...

Posséder la vérité dans une âme et un corps ; cette aspiration suprême suffit à dérouler devant elle le champ allégorique qui veut que tout être humain ait été jeté dans la vie à la recherche d'un être de l'autre sexe et d'un seul qui lui soit sous tous rapports apparié, au point que l'un sans l'autre apparaisse comme le produit de dissociation, de dislocation d'un seul bloc de lumière...

André Breton *Arcane 17*

PROLOGUE

Ce qui compte dans l'amour c'est l'intensité plus que la durée, son premier amour n'a vécu que huit mois mais il fut intense, bouleversant. Paul avait alors dix neuf ans, nous étions en 1972, Nantes respirait le printemps, la liberté, et il lui semblait que c'était là, dans sa ville natale, le seul endroit où, comme l'écrivait André Breton dans *Nadja*, il pouvait lui « *arriver quelque chose qui en vaut la peine, où certains regards brûlent pour eux-mêmes de trop de feux... où pour moi la cadence de la vie n'est pas la même qu'ailleurs, où un esprit d'aventure au-delà de toutes les aventures habite encore certains êtres, Nantes, d'où peuvent encore me venir des amis, Nantes où j'ai aimé un parc : le parc de Procé.* »

Paul habitait tout près de ce parc.
Sa vie bascula lorsqu'il rencontra l'amour pour la seconde fois, il avait vingt neuf ans.

Aujourd'hui, en 2013, Paul décide de balayer sa vie d'un regard rétrospectif, il lui revient en mémoire cette lecture d'André Breton dans *Nadja* : « *Je n'ai dessein de relater, en marge du récit que je vais entreprendre, que les épisodes les plus marquants de ma vie telle que je peux la concevoir hors de son plan organique, soit dans la mesure même où elle est livrée*

aux hasards, au plus petit comme au plus grand, où regimbant contre l'idée commune que je m'en fais, elle m'introduit dans un monde comme défendu qui est celui des rapprochements soudains, des pétrifiantes coïncidences, des réflexes primant tout autre essor du mental, des accords plaqués comme au piano, des éclairs qui feraient voir, mais alors VOIR... ».

L'histoire de Paul commença le premier Février 1972, avant il lui semblait ne pas avoir existé. Marion née le 6 Février 1948 avait 24 ans. Elle était professeur de lettres et de philosophie en classe terminale. A 19 ans, Paul était envoûté par le charme qu'elle dégagait et l'intérêt des disciplines enseignées.

Pour lui c'était un bonheur d'écouter les cours de Marion, énoncés clairement, audibles par tous, avec cette touche communément nommée talent, propre à quelques uns : subtile différence permettant de capter l'attention, l'intérêt, plus rarement encore, la sensibilité et l'intelligence des élèves les plus prédisposés.

Paul en était. C'était d'ailleurs le seul talent dont la nature l'avait affublé. Le hasard voulu qu'elle fut enfin en adéquation avec sa vie de lycéen post-adolescent.

« Je n'avais pas commencé à te voir tu étais Aube rien n'était dévoilé... et moi je t'ai nommée Aube en tremblant... le premier grain de rosée devançant de loin tous les autres follement irisé, contenant tout. »¹

Cet amour, très entier, traversa le ciel comme une

¹ André Breton, *Signe ascendant*

étoile filante prenant le temps, furtivement, de se faire remarquer, apprécier. Quarante ans plus tard Paul ne pouvait en témoigner sans s'égarer. Il décida d'en définir la substance par le biais d'une correspondance précieusement conservée, comme pour se persuader qu'il n'avait pas rêvé et garder intact l'esprit de cette liaison.

Paul n'a pas conservé la trace de toute sa correspondance avec Marion. Il n'avait pas envie de recopier chaque lettre pour s'en souvenir beaucoup plus tard, une fois le chemin parcouru.

Il faut bien avouer que ces lettres se répandaient interminablement, et surtout il lui semblait qu'il leur enlèverait leur spontanéité, l'authenticité de l'amour, sa gratuité, l'intégralité du don. Il ne voulait en rien cela. Il lui était évident qu'elle en fut la seule propriétaire, ou qu'elle l'eut été au moins un jour, si l'ombre de l'oubli ou du désordre, dont elle était assez coutumière, les lui firent perdre à tout jamais.

S'il avait gardé que quelques écrits et citations, dans une certaine mesure révélateurs de ce que Marion représentait pour lui, c'est qu'ils n'étaient pas autant en adéquation avec l'intensité vitale de sentiment, que les courriers qu'il lui avait adressés. C'est aussi pour pouvoir un jour tenter de s'apaiser à la lecture de ces mots ressentis comme essentiels, de ne plus aimer autant, d'en être devenu incapable, pour avoir tout donné : sa jeunesse et son cœur ; si un triste jour elle se résoudrait à le quitter alors qu'il s'y attendrait le moins, ou au contraire, qu'il en sentirait la prémonition. Alors qu'elle était devenue la raison même de sa vie, elle et les souffrances qu'elle lui infligeait. Car volupté et

souffrances se confondaient à travers elle pour lui : les premières étaient quintuplées par les secondes et les secondes adoucies d'autant par les premières.

Il savait que la première passion de Marion, la seule, qui dura huit ans, restait encore enfouie en elle et taraudait sa capacité à aimer autant, à aimer vraiment

Elle ne lui avait pas caché.

Paul savait qu'elle avait aimé comme il l'aimait : éperdument.

Il se souvint d'une dédicace qu'il lui avait faite l'année qui suivit leur séparation, en ressentit l'intensité d'une plaie jamais refermée, d'un souvenir toujours à vif, impérissable : « A Marion qui fut et sera longtemps... longtemps... longtemps... »

« On ne juge jamais mieux qu'à vingt ans l'univers : on l'aime tel qu'il devrait être. Toute la sagesse après est à maintenir vivant en soi un tel amour. »²

Nous étions début Avril. Deux mois s'étaient écoulés depuis que la société qui employait Paul avait marqué son départ à la retraite par sa considération, et son amicale intention exprimée lors de l'organisation d'un pot puis d'une soirée en son honneur : cadeau, album de photos retraçant les événements marquants depuis son entrée dans l'entreprise, témoignages écrits de sympathie voire d'amitié des uns et des autres, prestation d'une danseuse orientale... Depuis Paul avait complété l'album qui lui avait été offert, écrit, téléphoné à chacun, fait du tri, du rangement. Puis il

² Jean Guéhénno, *Journal d'un homme de 40 ans*, Edition Bernard Grasset, 1934.

organisa le présent.

Tout était à faire autrement... jusqu'au point de non retour, jusqu'à plus rien. Il ne put s'empêcher de penser à Aragon : « j'arrive où je suis étranger ».

Tout restait à mettre en place devant ce vide brutal, absolu. Il lui fallait tout reconsidérer, redéfinir et ne conserver que ce qui s'imposait désormais comme essentiel : un juste équilibre entre la vie, l'amour, la mort, qui fait passer imperceptiblement de l'un à l'autre en toute gratitude. Devant l'ampleur de cette mutation bien qu'attendue et réfléchie, il avait conscience d'aborder l'autre versant de sa vie, moins fatigant mais plus rapide, et souvent plus court...

Il paraît que la vie, une autre vie, commence à soixante ans... L'échéance c'était hier. Tout recommence autrement, irrémédiablement, aujourd'hui.

Le passé, si brûlant et si proche soit-il, se glisse imperceptiblement dans le souvenir puisqu'il cesse brutalement d'irriguer le présent. Bien que préparée et attendue la transition reste brutale, et le défi à relever semble vertigineux : l'ampleur de la tâche est grande, le résultat trop incertain impose humilité et discrétion.

C'est l'immédiateté de cette situation qui la dramatise à ce point. Le temps dont Paul dispose désormais apaisera lui-même ce trouble, et lui imposera l'ordre que lentement il mettra dans ses pensées, puis dans sa vie.

La mémoire reste intacte, elle est le lien entre le passé et le présent.

Après avoir balayé rétrospectivement sa vie professionnelle, en avoir marqué les repères comme pour témoigner de cette longue parenthèse, entre le jeune homme de dix neuf ans et ces décennies écoulées ; le chemin parcouru étant balisé, les souvenirs importants classés et rangés, s'ouvrait l'avenir de l'homme qu'il était devenu. Etait-il le même fondamentalement, la maturité en plus ? Avait-il changé ? A quoi aspirait-il à soixante ans ?

Homme désormais libre, sans aucune contingence professionnelle ni matérielle, sans obligation incontournable, face à l'ivresse, inconnue jusqu'alors, de tant de liberté à disposition, il sent le besoin impérieux de regarder en face ce qui pourrait le séparer de lui-même.

Il aborde la dernière étape de sa vie, qu'il serait impardonnable de manquer, aucun obstacle ne s'opposant à lui. Seul le temps qui lui reste décidera d'y mettre un terme. Ce temps est compté.

Le besoin impérieux de revisiter son passé dans ce qu'il a de plus « marquant » selon André Breton, s'impose désormais pour mieux se connaître, se reconnaître peut-être, mieux construire, en toute liberté d'esprit et de pensée, ce qui lui reste à vivre. Rester fidèle à lui-même. Ce luxe s'offre aujourd'hui à lui.

L'idée également de « témoigner de son passage » ne lui est pas indifférente.

Trop d'échecs affectifs, trop d'incompréhensions, jalonnent sa vie.

N'ont-ils pas contribué à la déchirure du temps, de l'être lui-même ?

Pour Paul la vie est une énorme plaie à vif, une sombre plaisanterie. Alors, qu'importe finalement le souvenir qu'il laissera ; cela n'est pas important. Mais qu'est-ce qui l'est vraiment en fait ?... L'amour partagé ?... Pourquoi pas ?... C'est sans doute le plus vraisemblable...

Creuser un sillon pour ne laisser qu'un sillage, malgré le dérisoire, est une utopique façon d'atténuer le gâchis en témoignant ; de maquiller l'absurdité de la vie.

L'homme ambitionne de maîtriser sa vie, certains, orgueil suprême, veulent maîtriser leur mort. En fait c'est la vie qui nous maîtrise, puis la mort. Intarissable dilemme.

Vouloir être soi-même, développer une richesse personnelle souvent ensevelie, « rentrer en soi-même » comme l'entendait J.J.Rousseau, n'est-il pas un digne combat pour le commun des mortels, une fois libéré de toutes contraintes, de toutes contingences ? N'est-il pas une forme d'aboutissement ?

« Sitôt qu'on veut rentrer en soi-même, chacun sent ce qui est bien, chacun discerne ce qui est beau ; nous n'avons pas besoin qu'on nous apprenne à connaître ni l'un ni l'autre, et l'on s'en impose là-dessus qu'autant qu'on veut s'en imposer..... »

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes et des règles que nous trouvons plus sûrement au-dedans de nous. »³

³ J.J. Rousseau, *La Nouvelle Eloïse*

PREMIÈRE PARTIE

MARION

CHAPITRE I
PAUL SOLISTE IN LOVE

La Rencontre

L'éblouissement que lui procurait Marion enthousiasmait Paul. Dans son émerveillement il se découvrait une audace, une volonté, qui ne l'avait jamais traversé jusqu'alors. Contre toute apparence, il pressentait que quelque chose était possible.

Il était convaincu qu'il parviendrait à se distinguer aux yeux de Marion, qu'il parviendrait à l'intéresser, à tisser un lien alors que rien ne le prédestinait à cela. Tout lui était bon pour se faire remarquer pourvu que sa démarche ne fût pas médiocre.

Il choisit donc de s'adresser directement à Marion après un cours de philo, à un moment qu'il guettait et lui sembla opportun.

Pour susciter son intérêt, il lui parla du cours qu'elle venait de donner et se permit d'émettre quelques réflexions personnelles puis, espérant attiser sa curiosité, il enchaîna sur l'existence d'un travail littéraire personnel qu'il avait effectué et qu'il souhaitait lui soumettre.

Il lui demanda si elle acceptait de le lire, de l'analyser et de le critiquer, ce qui lui permettrait d'engager le dialogue. Paul savait que si elle acquiesçait sans invoquer un emploi du temps surchargé, il ouvrirait la première porte qui l'entraînerait vers une relation plus amicale, voire plus intime.

Elle accepta.

Immédiatement Paul entretînt une relation épistolaire d'abord, plus authentique et surtout plus pratique,

plutôt que des rendez-vous rapides, où rien ne se dirait vraiment ; sans doute aussi, troublés par l'ambiguïté de leurs rapports.

Ce travail littéraire consistait en une réflexion sur le sens d'une vie en opposition à son absurdité fondamentale ; à l'exigence qu'elle nous imposait d'EXISTER, de transmettre aussi, pour en réhabiliter l'intérêt.

Paul percevait philosophiquement la vie comme une sombre plaisanterie dérisoire. Une utopie.

L'objet de sa réflexion consistait à tenter de se frayer un chemin pour atténuer le gâchis, rendre indolore l'absurdité de la vie. Pour lui, le salut, s'il en existait un, ne pouvait être que dans l'amour partagé ; improbable certes, mais confondant, indubitable amour, à toute épreuve.

Paul écrivit sa première lettre à Marion. Cette lettre se voulait provocatrice. Il voulait par son audace, l'arrogance de ses propos, piquer Marion au vif dans son orgueil et lui arracher une réponse spontanée, immédiate. Ce jeu de basse guerre porta ses fruits: la réplique ne se fit pas attendre, première d'une série les menant l'un vers l'autre, entrelacements de mots, prélude aux bouleversements des sens.

1 Marion à Paul

Suite à votre lettre, j'aimerais apporter quelques éclaircissements que vous semblez souhaiter.

Dois-je vous remercier tout d'abord d'avoir consenti une fois de plus, d'après vous, à faire les premiers

pas ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi ne pas être venu tout simplement me consulter dès la fin de mes cours ?

Ce que je vous ai dit lors de notre dernière entrevue reste valable, je ne demande qu'à être disponible. Je n'ai aucune justification à donner mais je sais que je vous dois rendre compte de certains ouvrages.

Je suis prête à vous recevoir n'importe quand dans la semaine : je dispose entièrement de mes lundis et mercredis, et suis disponible après dix huit heures bien des soirs. Il ne tient qu'à vous de me fixer une date (je suggère mercredi) et de m'en avertir à l'avance.

Vous n'hésitez pas à froisser les humeurs de personnes dont vous ne semblez guère vous soucier de leur degré de vulnérabilité. Je suis femme et mon orgueil pourrait se trouver blessé par des remarques aussi peu pertinentes mais combien instructives que les vôtres. Je vous épargnerai les miennes quant à la mésinterprétation de mes cours.

Vous écrire ceci, tout ceci, pourrait sembler idiot, mais j'espère que vous y verrez un signe de la confiance que j'ai en vous. Vous m'avez fait confiance une fois, il ne sera pas dit que ce sera en vain.

Croyez que je reste sincèrement intéressée par notre « projet » et souhaite vivement cette prochaine rencontre.

Avec tout aussi peu de rancune que vous, veuillez recevoir mes sincères salutations.

M. Dupontet

Melle DUPONTET Marion

3 Rue Frédérique Chopin

44 St Herblain

2 Paul à Marion

« Vous accusez mes sentiments d'inconstance et mon cœur de caprice.

Ah ! mon ami(e), ne le jugez-vous point trop sévèrement ? Il faut plus d'un jour pour le connaître : attendez et vous trouverez peut-être que ce cœur qui vous aime n'est pas indigne du vôtre »⁴

3 Marion à Paul

Vous vous souvenez de Fin de Partie de Beckett ? « Je ne suis là que pour te donner la réplique ».

Nous ne sommes là que pour nous donner la réplique. Passer notre temps à former des phrases. A utiliser des mots d'une vacuité insondable. Dans un pseudo souci de communication.

Parler du bonheur ne le fera pas exister. Du réel n'apportera aucune solution aucune satisfaction. Tout au plus il s'agira d'un échange de positions, de donner l'illusion, par la magie des mots, de la réalité de certains états de faits qui n'ont de valeur que celle que l'on veut bien leur accorder.

Mais alors à quoi bon tout cela ? me direz-vous.

Peut-être d'ailleurs ne me poserez-vous même pas la question, parce que vous comprendrez qu'une des motivations les plus intéressantes de ces recherches auxquelles nous nous livrons, correspond à ce désir de descendre au fond de soi et de rejeter ce qui n'est pas soi.

⁴ JJ Rousseau, *La Nouvelle Eloïse*

Permettez-moi de demeurer perplexe quant à l'issue de cette tentative : on ne peut se trouver sans se dire. Et je ne peux me dire qu'avec les mots des autres. Tout individu, tout auteur, se bat avec les mots. S'il se tait, ce sont les choses qui l'entourent qui s'imposent à lui. Quelque soit l'arrangement nouveau qu'on puisse leur donner, les mots, le langage, restent les instruments de l'intelligence, ils ne désignent que des genres.

Au-delà des mots qui y a-t-il ?

La littérature parviendrait elle à nous apporter le témoignage authentique d'une réalité qui ne saurait être que la vraie vie ?

Serait-elle un sésame ?

Sans doute il y a chez l'artiste cet élan, cette inspiration qui le porte vers cette connaissance intuitive qui est la signification essentielle des « symboles » dans lesquels nous nous mouvons. Et son plus grand « aboutissement », si aboutissement il y a - précision inutile car le temps employé nuance assez bien ma position - serait le franchissement de cette barrière actuelle, réelle, à laquelle nous nous heurtons, le franchissement de ce que Bergson appelle « la zone mitoyenne qui existe entre les choses et nous ». Or « nous vivons extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous-mêmes ».

L'art, quasi magiquement ferait disparaître ce voile - épais pour le commun des hommes, plus léger pour l'artiste - qui existe entre la nature et l'homme. L'accès à ce pays où l'on n'arrive jamais, et où se situe la vraie vie, la vie essentielle.

J'ai apprécié ce complément à notre discussion que

vous avez bien voulu apporter. De même, et surtout, ce court passage tiré du Temps Retrouvé. Sans doute le verre à travers lequel je l'ai considéré n'était cependant pas assez dépoli, ou trop grossissant, mais l'assertion de Proust m'a semblé correspondre à une vue utopique de l'esprit. Je conçois qu'il serait difficile pour un esprit « littéraire » de ne pas souscrire à une telle religion. Et pourtant...

Ne pourrait-on aussi considérer la littérature, par exemple, comme un substitut à la satisfaction instinctive à laquelle il faut renoncer dans la vie réelle. En fait cette vraie vie, vie essentielle, perçue ou créée par le truchement de la littérature, est une vie un peu trop éloignée de celle qui nous insère dans son système chaque jour, et à laquelle nous sommes voués, si nous n'en prenons pas conscience ou n'essayons pas d'y échapper. De fait, cette vie (la « vraie » vie soi disant), cette vie essentielle se détache de la réalité décevante, et si elle nous permet de parvenir à l'essence des choses, elle peut aussi en fausser l'essentielle importance.

Ce que je voulais dire est en fait fort simple. Trop simple même.

Je ne voudrais pas trop souscrire à la psychanalyse à laquelle il ne faut accorder qu'un crédit limité. Pourtant pourquoi ne pas voir dans une œuvre d'art, dans toute création, la réalisation, la manifestation de tendances cachées, la satisfaction imaginaire de désirs inconscients ?

Agréable compromis, où l'homme peut trouver son compte... à défaut de bonheur. Et la communion (le mot communication serait trop faible) d'homme à homme viendrait d'une reconnaissance des mêmes aspirations

inconscientes.

D'où une certaine ambiguïté : à travers l'art (pour moi, à travers la littérature surtout), retrouve-t-on « cette réalité loin de laquelle nous vivons » selon Proust ? Ou ne nous écartons nous pas plutôt de la réalité, pour en rejoindre une autre où nous intégrons le monde d'une façon qui n'est qu'à nous ?

Pour JJ Rousseau, la création littéraire était la réalisation d'un monde imaginaire, un pays des chimères. La littérature se confondait, épousait le rêve où le moi retrouve son unité.

D'ailleurs peut-être que ce sentiment d'angoisse, mal de notre époque, qui est ressenti cruellement par l'individu, résulte de cette prise de conscience du peu d'unicité du moi, de cette différence qui existe entre moi-même et cet autre moi. Différence qui s'annihile dans le rêve, du moins elle est suspendue, et dès le moment où le moi ne se pose plus par rapport à l'objet, il y a plénitude de l'être.

Et s'il fallait parler de bonheur, peut-être pourrions nous le situer à ce niveau. D'où son impossibilité à l'état de veille, il angoisse. Conséquence : détermination de l'esprit rêveur.

Je digresse... le mal est moindre puisque j'en suis consciente et m'en moque !

Je précise. Il ne s'agit ici - et de façon lamentablement tronquée - que d'une conception, tout à fait personnelle, d'un hypothétique bonheur. Je ne parle pas de ce bonheur qui devrait résulter de l'harmonie qui s'établirait entre l'état de l'individu, l'idée qu'il se fait de cet état, et tout ce qui découle de sa conception de l'existence.

Nul « contrat » n'a été établi en ce qui concerne nos « échanges ». Vous accepterez ces quelques notes avec autant de simplicité et d'indulgence que cela vous est possible. Ce ne sont les fruits d'aucune réflexion approfondie, mais d'une conscience éparpillée qui essaie de trouver son chemin.

Vos réflexions ne manquent pas de sincérité, de vitalité même. Votre amitié, telle que vous me l'offrez, est la bienvenue. Recevez la mienne en échange.

*Sincèrement vôtre,
M. Dupontet*

4 Marion à Paul

Lundi,

Je ne sais plus comment il convient d'accepter la lettre que vous venez de m'envoyer. La troisième.

Aucun mot certes ne traduirait le plaisir éprouvé à la lecture d'un si grand témoignage d'amitié. Lettre différente des autres où je me permets cependant de condamner un lyrisme bon marché et dangereux.

Ne m'en veuillez pas de cette franchise.

Professeur, il m'était difficile de vous considérer en tant qu'élève. « Amie », il m'est encore difficile de ne pas voir l'élève en vous. Comprenez mes restrictions.

Puis-je sourire, de ce sourire énigmatique qui a le don d'exaspérer... la curiosité des gens ?

Comment pouvez-vous m'apprécier avec enthousiasme à partir des petites remarques insolites dans les cours de philosophie, remarques que vous me reprochiez

d'introduire auparavant ?

Un dernier mot. Mes projets quant à mon éventuel départ restent encore assez imprécis. Il me semble que tout se décidera vers le 26 Décembre. Alors pourrions-nous remettre notre prochaine entrevue au mercredi 22 ?

La solitude est ce qui en ce monde remporte tous mes suffrages. J'ai rendez-vous avec elle pendant une semaine. Vous ne m'en voudrez pas.

*Convaincue qu'« ici et ailleurs quelque chose suit son cours... », Veuillez accepter mes sincères amitiés.
M. Dupontet*

5 Marion à Paul

Mardi 14 Heures

Comment commencer une lettre quand se trouvent mêlés en soi un grand sentiment de culpabilité, un désir de se laisser aller au plaisir de la conversation, une envie de lever le masque, une certaine retenue, le goût vif pour la riposte et tant d'autres choses... et ces notes qui envahissent mon petit domaine.

Des notes simples, tendres, celles qu'égrène the Dave Brubeck Quartet. Je ne voudrais pas parler musique parce que vous m'en avez parlé avec ardeur, et sincérité. Mais depuis mon retour je suis comme fascinée par ce disque. Surtout le deuxième morceau (Bluette). Pas d'étonnement à cela. Si proche de Chopin.

Je l'avais ressenti avant même d'en lire le témoignage. Musique et sensibilité ne font qu'un pour moi. On aime

une œuvre parce que l'on s'y retrouve, ou bien on voit se refléter un certain état d'esprit. On peut être admiratif face à la complexité d'un morceau, son arrangement savant, son architecture parfaite, mais avant tout on se recherche désespérément. Avec plus ou moins de chance.

On ne parle jamais mieux que de ce que l'on ne connaît pas, vous avais-je dit - peut-être - une fois.

Alors si je vous parle des concertos, qu'en penserez-vous ? Cette impression d'ennui dont vous me parlez, eh bien je la ressens fréquemment à l'écoute de concertos. Ils ne me touchent pas. Ils sont trop construits, peut-être trop parfaits, ils leur manquent ce petit quelque chose bouleversant qui vient bousculer toute l'harmonie, la plénitude du morceau.

Je regrette que vous n'ayez pas réagi plus intensément à l'écoute de la 5^e symphonie de Tchaïkovski. Il faudra que l'on consacre quelque temps aux disques de notre choix et que nous étudions cela ensemble.

Avez-vous les concertos pour piano et orchestre de Brahms ? Oui ? Sinon je vous recommande le n°1, après l'avoir entendu deux fois je me suis découvert une passion pour lui !

Je voudrais être brève et ne le puis. Et si je fais cette lettre plus longue que je ne l'avais prévu c'est parce que je n'ai pas le loisir de la faire plus courte. Lapalissade...

Je devrais vous présenter mes excuses quant à la trop grande rareté de mes lettres et à mon irrespect de la tradition qui veut que l'on offre ses vœux en ce début d'année. Vous n'accepterez pas ces excuses car je sais

qu'au fond de vous, vous m'avez déjà pardonnée, parce que « vous n'attendiez rien de moi », ou parce que vous avez ces idées bien arrêtées sur les femmes.

Vous savez à ce propos que je soutiens votre position quant au sexe faible – je souligne au passage la mauvaise interprétation voire traduction de « fair sex » qui veut dire le beau sexe - et ce n'est pas me condamner que d'avouer ma misogynie. Mais il est difficile aussi d'essayer de se situer quand on confère un tel ressentiment à l'égard de ses semblables et que l'on professe en même temps un féminisme convaincu – en dilettante certes - quand il s'agit de vous les hommes... Je ne reprendrai pas les thèmes galvaudés depuis si longtemps qu'ils n'ont d'intérêt que pour ceux qui sont encore contre quelque chose.

Quand on ne croit plus en rien, quand on n'y a jamais cru, il est impossible de s'insurger contre des systèmes, contre les gens. (digression fâcheuse après relecture). La vie est un jeu, vivre c'est jouer et jouer c'est donc vivre. Et être conscient de ses illusions est une autre forme de jeu, c'est croire que l'on n'est pas dupe que l'on est dupe, mais le croire c'est encore être dupe. Alors jouons, et ne soyons pas trop mauvais joueur. Vous retrouverez ici la pensée « beckettienne ». Je ne m'en sors pas, et ne désire pas m'en sortir.

Au fait, je viens seulement de recevoir vos lettres aujourd'hui. Elles m'ont été renvoyées bien sûr.

Ne croyez pas que si je ne vous ai pas écrit de Suisse – mon ex-pays... d'adoption – car il faut toujours procéder par élimination, au fur et à mesure que l'on vit, pardon, que l'on joue, c'est parce que je n'avais

rien reçu de vous...

Je serai franche en disant que j'avais une forte envie de venir vous voir le lendemain qui a suivi notre dernière soirée ; le temps, ce grand arrangeur et trouble-fête, m'en a empêchée. Et puis le voyage...

Là-bas tout allait si merveilleusement mal que j'aimais mon état « chrysalidien » et ne souhaitais pas en sortir pour vous écrire.

En fait où que l'on aille, à dix ou à dix mille kilomètres, on s'emmène toujours avec soi. Je le savais et ai choisi d'être dupe. Eternellement.

Seul fait marquant depuis mon retour en catastrophe, ma réussite à mon C2 de Maîtrise. Oui, I'm boasting. Je sais que cela me fait plaisir de le dire, bien qu'avec le temps, je n'y pense et n'y crois plus guère !

Souhaitez-vous toujours me revoir ? Moi, si désespérante, avec mon sale caractère, mes caprices « intéressés » (merci !...!) et mon nihilisme médisant !?

Je crains que vous attendiez trop de choses de moi. Je sais que vous voulez me convaincre du contraire. Mais voilà, je n'ai envie de rien. Je ne suis rien. Je ne comprends pas ma situation et l'intérêt que l'on peut avoir pour moi. Cela ne me coûte même pas de le dire. C'est un aveu, que vous pressentiez sans doute. Je ne suis pas dupe de moi-même, je sais ce que je vaudrais, et peu sans faute pour... non, c'est inutile.

Alors, honnêtement, si vous souhaitez toujours cette amitié, que j'ai l'air de vous donner avec des regrets d'avare - or il n'en est rien - et bien je vous aurai mis

*en garde... Contre moi. Contre qui d'autre... ?!
Mais c'était l'effet d'un dernier scrupule : il ne faut pas
que vous soyez déçu, pas vous, car vous ne méritez pas
de l'être. Et si l'on pouvait croire en quelqu'un, je vous
dirais que j'ai confiance en vous, vous avez beaucoup
d'éléments positifs, vous irez loin, mais où...?!*

*Voilà, cela fait une heure que je veux vous dire que je
travaille à présent mon mémoire d'anglais : je dois le
remettre dans 15 jours.*

*C'est un pari (vis-à-vis de moi-même et des autres) que
je dois tenir. Le reste a si peu d'importance. Comprenez :
tout est de si peu d'importance. L'intuition de l'absurde
se perd. Le grotesque se noie dans l'indifférence. Ce
qui est aujourd'hui est déjà dépassé.*

*Vous savez, vos lettres sont très belles. Cette sensibilité
fait votre honneur et votre richesse.
Il faudra que l'on parle de tout cela.*

*Ah oui, j'ai encore oublié, au sujet du mémoire. Je
voulais vous dire que je me suis retirée du monde pour
dix-quinze jours – je bachote de 14 heures à 3 heures
du matin - mais aujourd'hui je fais l'école buissonnière
en vous écrivant... Alors voilà, vous savez que vous
pouvez passer quand vous voulez, n'importe quand. Un
seul impératif : je ne peux accepter que des récréations
brèves. De fait, j'ai fait interdire ma porte. Alors si
vous croyez que vous pouvez vous satisfaire de ce peu
de temps, venez, mais si m'écrire pendant ces quelques
quinze jours vous semble préférable, alors écrivez-moi.
Je vous répondrai dans la mesure de mon temps libre,*

mais sachez que le désir de vous répondre entrera en conflit avec le schéma temporel imposé.

Au terme de cette lettre, en souvenir de nos brèves rencontres, recevez mes meilleures amitiés.

Marion

P.S. Tout cela est fort mal dit, mais je n'ai pas le temps d'y remédier. Sorry.

6 Marion à Paul

Au moment même où je me saisis de ce stylo, je ne sais pas encore ce que je vais vous écrire. Mais je sais que je vais vous écrire.

Parmi toutes les rafales qui s'abattent contre la porte de mon esprit, à laquelle céderai-je ? Et même si je fais un choix, n'est-ce pas déjà un choix déterminé ?

Savez-vous ? Depuis ce matin j'imprègne tout mon être de Bach. Je n'arrive toujours pas à définir l'envoûtement qui m'emprisonne et, à la fois, me fait sortir de moi-même. Je crains même que ce que je ressens ne puisse être ressenti que par moi-même. Comment concilier cette aspiration au repos, au silence, à la quiétude de la sensation que l'orgue suscite, avec cette exaltation farouche, ce dérèglement total des sens, cette débandade de sensibilité ?

Vous me demandez d'écrire spontanément ce que je ressens. Dans l'imprécision, le tumulte de ces sensations nouvelles et renouvelées, insolites et familières, mon esprit et ma sensibilité n'arrivent pas encore à une synthèse harmonieuse. Tout mon être tend vers cet

équilibre rêvé, tout tend à l'en détourner. Et pourtant quelle paix, quelle douce quiétude que ce prélude et fugue en sol mineur ! (je préfère encore la toccata et fugue en ré mineur).

La musique « sert » à exprimer l'inexprimable. Comment voulez-vous que la parole y réussisse ?

Vous êtes passé ce soir m'apporter votre devoir, nous le corrigerons ensemble. C'est donc que vous voulez me voir bientôt ! Rappelez-vous ce que je vous ai dit Mardi et votre lettre... J'ai toujours considéré les lettres comme des réponses à des questions que l'autre personne n'a pas posées. Ou alors elles ne sont ni questions ni réponses. Juste l'expression de votre sensibilité à l'écoute de cette musique qui ravit vos sens.

Depuis hier, je me suis replongée dans A. Breton. Parce que nous en avons un peu parlé et parce qu'il fallait que je refasse connaissance avec lui. De plus, il y a une étude très intéressante faite par Xavière Gauthier, critique du surréalisme : Les jalons (inconscient, surréalisme, amour, sexualité, peinture, littérature) y sont étudiés avec intelligence et si l'occasion s'y prête, je vous en reparlerai. L'ambiguïté du monde des fantasmes - où la femme n'est pas étrangère - est d'une inquiétante étrangeté.

Si mes malaises ont cessé demain, peut-être passerai-je vous voir. Je ne puis - on ne peut - prévoir ses impulsions avec un tel décalage temporel, mais ne peut-on dire que l'on peut avoir l'intuition de certaines impulsions ? Si

j'en parle trop d'ailleurs, cela n'en sera plus, alors je laisse la voie libre au hasard...

Disons que l'on peut encore provoquer sa rencontre : ce sera un hasard objectif, « surréalistement parlant »... !

A bientôt donc, tomorrow will be another day, let's hope!

Amitié,

Marion.

P.S. Vous savez bien que vous pouvez disposer de mes disques aussi longtemps qu'il vous plaira... Déjà trop honorée qu'ils vous envoûtent... !

Merci pour votre lettre : un pas de plus dans la compréhension de la musique... et de vous-même !

7 Paul à Marion

« There is no excellent beauty that hath not some strangeness in the proportion »⁵

Je sais vous faire injure en traduisant, il m'est cependant agréable de vous en donner mon interprétation : « Il n'est d'excellente beauté qui n'ait sa part d'étrangeté ».

Vous avez raison de m'écrire que la musique « sert » à exprimer l'inexprimable, et de poser la question : comment voulez-vous que la parole y réussisse ?

L'écrire est un art et son interprétation en est un autre. Le génie c'est l'osmose des deux.

Pour un interprète la chose la plus importante est de

⁵ Sir Francis Bacon, *off beauty* (1561-1626)

faire parler la musique, faire sonner son instrument avec un tel talent d'interprétation, une telle sensibilité, que la musique nous parle inéluctablement.

Si on s'efforce uniquement d'entendre une formule métrique complètement régulière, on passe à côté de la musique, en passant à côté de ce qui la rend mystérieuse et expressive, ce qui la rend belle.

Mes goûts musicaux n'ont pas été formés par mon éducation mais davantage par des influences en premier lieu ; inspirés par l'admiration et l'affection que je portais à certains êtres. Avec le temps, ils s'affirmèrent par les sentiments violents que j'avais éprouvés.

Marion, excusez avec toute votre indulgence, cette substitution de mes sentiments à ceux de St Preux, mais ils ne pouvaient être mieux exprimés que par cet extrait de La Nouvelle Eloïse :

« J'ose me flatter quelquefois que le ciel a mis une conformité secrète entre nos affections ainsi qu'entre nos goûts et nos âges. Si jeunes encore, rien n'altère en nous les penchants de la nature, et toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manières uniformes de sentir et de voir ; et pourquoi n'oserai-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'aperçois dans nos jugements ? Quelques fois nos yeux se rencontrent, quelques soupirs nous échappent en même temps... »

Votre amitié pour moi est déjà très grande. Vous me l'avez prouvée à plusieurs reprises, notamment en persistant dans notre relation, malgré les souffrances

qui vous ont été infligées et les craintes que vous percevez. Vous aurez toujours mon amour dont, je vous en donne ma parole, vous n'aurez pas à souffrir.

« Plus belle d'avoir dû reprendre le philtre et d'être assez bien née pour l'avoir sans réserve porté à vos lèvres, passant outre à ce qu'il pouvait avoir eu de terriblement amer... »⁶

La sombre réalité, le fatum, veut que le hasard et la nécessité n'aillent pas de concert. Ce fatum ne nous a pas fait rencontrer vous plus jeune et moi plus âgé, mais l'inverse. Non pas que l'âge ait de l'importance, mais vous êtes pratiquement à la fin de vos études et je n'en ai commencé aucune. Ce qui n'incline pas le hasard en faveur de la nécessité.

Ce qui mûrit, que je crois mûre en moi, doit s'épanouir ou s'anéantir complètement, et cela n'est possible qu'à votre contact et qu'avec le temps. Le désir trompe trop souvent, l'insane cœur, extravagant, fait courir l'imagination, l'un et l'autre n'amènent à rien de certain, sinon l'erreur.

Le cœur n'est pas raisonnable et quoique le cœur et la raison soient sans cesse en guerre, ils ont chacun leurs victoires.

L'amour est un sentiment sur la réalité duquel il est difficile d'être fixé, l'on croit toujours aimer plus qu'on aime vraiment.

« Nous aimons les êtres parce qu'ils secrètent une

⁶ André Breton, *Arcane 17*

*mystérieuse essence qui manque dans notre formule pour faire de nous un composé chimique stable ».⁷
L'important c'est la foi que l'on a en notre amour car c'est aussi son intensité. Le véritable et immuable amour vient après.*

Je voulais vous parler de musique. Tenter de trouver les mots... Je vous en ai parlé un peu, exercice périlleux... Vous aviez raison.

J'ai donc digressé en vous parlant d'amour. Humble digression : la musique et l'amour sont inséparables, ils sont aussi proches qu'interactifs, et ont un point commun : la beauté.

J'achèverai ma correspondance par la dernière phrase de Breton dans Nadja, rien ne peut mieux résumer ce courrier : « La beauté sera CONVULSIVE ou ne sera pas ».

Je vous embrasse avec toute la ferveur qui m'anime lorsqu'il s'agit de vous.

Paul.

8 Marion à Paul

Mercredi.

On ne peut être plus sensible à la confiance que vous me témoignez depuis si longtemps déjà, mais surtout depuis ces derniers temps. Je ne sais donc si ce mot que vous lirez bientôt, que vous lisez maintenant, se veut le messenger de ma reconnaissance émue.

Je ne puis m'empêcher d'avoir confiance et foi en vous.

⁷ André Maurois, *Climats*

Paul, vous êtes jeune. De quelque manière que ce soit, vous vous devez de réussir.

La carapace sociale - bien que la plus importante pour le commun des mortels - si elle doit vous emprisonner un jour, ne doit pas tuer le vrai Paul que je vous soupçonne d'être.

Aussi longtemps qu'il me sera possible de le faire, je vous aiderai à goûter et jouir de ces « belles choses » dont vous ne sauriez vous passer puisqu'elles sont une partie de vous-même.

Je me trouve bien égoïste de me complaire dans mon « marasme », peut-être imaginaire, alors que j'ai la chance depuis toujours et sans doute pour longtemps de satisfaire mes penchants parallèles aux vôtres. Mais je crois que quelle que soit la fortune accordée par le hasard de l'existence, à force d'imagination chimérique, on peut assumer la réalité.

« Il faut à l'homme un certain taux de chimères. Il lui faut un rêve pour supporter la réalité »⁸...

Je crois en effet que votre prochaine situation telle que vous l'envisagez est une solution bien sage mais il vous sera possible j'espère d'y faire quelques écarts. Savez-vous aussi qu'il n'est pas toujours nécessaire de suivre les cours à la fac - souvent peine inutile - pour passer l'examen ?

Il suffit d'avoir lu et de savoir disserter avec originalité. Je m'en veux de vous rappeler ceci : qui ne tente rien n'a rien. Mais cela est pourtant vrai ; tentez tout ce

⁸ Louis Aragon, *Aurélien*

qu'il est possible de tenter ainsi, au moins, vous n'aurez rien à vous reprocher.

Autre chose : pourquoi me dite-vous que l'année à l'armée est une année perdue ?! Perdue pour beaucoup certes !! Mais vous !!

Vous savez que vous aurez beaucoup de temps libre alors, pourquoi ne pas en profiter pour lire, vous cultiver et passer un examen. Il suffit simplement d'être inscrit à l'examen.

Alors, essayez d'avoir cet examen d'entrée en fac, et si jamais vous ne réussissez ni votre Bac littéraire ni cet examen, vous aurez toujours la ressource, en ce cas, de le préparer à l'armée, l'année prochaine... Pourquoi pas ?!

Mais après tout, la situation n'est pas si obscure que cela. Il ne tient qu'à vous de veiller à être toujours celui que vous désirez être.

Avec beaucoup de courage, vous arriverez à certaines de vos fins. Le reste a si peu d'importance. Ne vous l'ai-je pas dit déjà... ?

Je vais terminer là ces exhortations à la patience, à l'endurance, moi qui ne suis même pas capable de suivre les conseils de qui que ce soit et qui n'en fait qu'à ma tête ! Voilà sans doute encore ce que Freud appellerait une « projection » : vouloir faire par les autres ce que l'on se sent si peu capable de faire soi-même et que pourtant l'on voudrait bien faire.

Je suis fâchée des multiples empêchements qui me privent de votre présence. Je suis fâchée de n'avoir pas su dire ce que j'avais tellement envie de vous dire face

au témoignage de la si grande confiance que vous me portez.

Au revoir, mon ami. Les quelques lignes que vous voudrez bien m'adresser, me dédommageront en partie de votre « absence ».

A bientôt,

Marion.

9 Paul à Marion

Vous aviez raison de me citer Aragon à propos d'un « certain taux de chimères » d'« un rêve pour supporter la réalité ».

A cette assertion j'adosse celle de Nietzsche : « celui qui a un pourquoi vivre supporte presque n'importe quel comment vivre ».

Je pense à vous souvent, beaucoup, entre nos brèves entrevues. A la ferveur se mêle la tendre amitié que j'éprouve pour vous. Mon exaltation hypertrophiée ne le sera jamais assez, pour ne pas souhaiter ardemment vous revoir et vous embrasser.

Bien à vous,

Paul.